

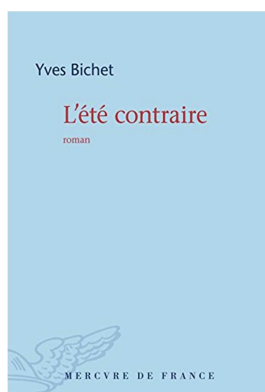
Rencontre du 6 septembre 2017

L'été contraire / Yves Bichet

Mercure de France, 2015. -178 p.

Une virée rocambolesque unissant trois pensionnaires évadés d'une maison de retraite, accompagnés par Clémence, infirmière et Douss, agent d'entretien. En plein été caniculaire, l'échappée prend l'allure d'une cavale ponctuée de cambriolages de supermarchés et une quête insensée de bouteilles d'eau et de brumisateurs que le groupe distribue dans les maisons de retraite qu'il croise sur sa route.

Cote : R BICH



Cette histoire aurait pu faire un bon livre mais Yves Bichet manque de talent pour que ce soit léger et drôle. C'est raconté de façon terne et l'histoire n'a pas de profondeur. L'idée de départ est bonne, le scénario est attrayant mais on n'y croit pas. La fin ne convainc pas du tout.

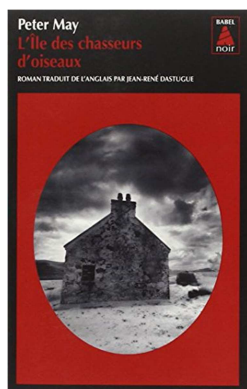
Pour lire un bon roman avec des personnages principaux âgés, choisir plutôt *Et puis, Paulette...* de Barbara Constantine.

L'île des chasseurs d'oiseaux / Peter May

Actes Sud, 2011. - 424 p. – (Babel Noir). – 1^{er} éd. : Ed. du Rouergue, 2009. - Trad. de l'anglais (Ecosse).

L'inspecteur Fin McLeod, meurtri par la mort de son fils, enquête sur un assassinat à Edimbourg. Il poursuit ses recherches dans son île natale écossaise où Angel, une amie d'enfance, a été tuée selon un mode opératoire similaire. Mais comme chaque année, une douzaine d'hommes part à la chasse aux oiseaux migrateurs sur un îlot, expédition qui, il y a dix-huit ans, a failli coûter la vie à Fin.

Cote : RP MAY



C'est un polar bien construit, avec du suspens jusqu'au bout. On découvre les éléments de l'histoire petit à petit. Si certains ont trouvé l'aspect thriller du livre pas mal mais sans plus, tous s'accordent à lui trouver 2 qualités :

- La force des descriptions : on visualise les paysages, les gens, les odeurs et les sons de cet archipel.
- La partie sur l'îlot sauvage, avec le rite de la chasse aux oiseaux qui donne son titre au livre, qui est remarquable.

Grâce à Peter May, nous apprenons beaucoup sur les manières de vivre des gens. C'est vrai avec sa trilogie écossaise, mais c'est vrai aussi avec ses autres livres, dans lesquels on découvre par exemple la vie à Pékin.

Les lecteurs se sont demandé si le rituel de la chasse aux oiseaux décrit dans le livre existe vraiment. La réponse est oui, même si Peter May a changé le nom de l'île : An Sgeir s'appelle en fait Sula Sgeir. C'est une petite île inhabitée du Royaume-Uni située dans le Nord de l'Écosse. Inhospitale et isolée, elle abrite une des plus importantes colonies de fous de Bassan. Les poussins de ces oiseaux sont chassés tous les ans depuis des siècles pour fournir le guga, un mets apprécié considéré comme raffiné. Un petit phare automatisé constitue la seule construction de l'île qui est protégée au sein de la réserve naturelle nationale de North Rona et Sula Sgeir. Sula Sgeir est un toponyme écossais issu du vieux norrois súla qui désigne le fou de Bassan et sker qui désigne un skerry (petite île rocheuse inhabitée).

Paris-Brest / Tanguy Viel

Minuit, 2009. -189 p.

Il est évident que la fortune pour le moins tardive de ma grand-mère a joué un rôle important dans cette histoire. Sans tout cet argent, mes parents ne seraient jamais revenus s'installer dans le Finistère. Et moi-même sans doute, je n'aurais jamais quitté Brest pour habiter Paris. Mais le vrai problème est encore ailleurs, quand il a fallu revenir des années plus tard et faire le trajet dans l'autre sens, de Paris vers Brest.

Cote : R VIE



Avis divergents sur ce roman aussi, subtil et agréable à lire pour les uns, ennuyeux pour les autres.

Nous sommes plongés dans une atmosphère à la Chabrol. C'est une histoire familiale, dans laquelle le rapport à l'argent dicte les relations. La mère est épouvantable, et le narrateur se laisse manipuler par les autres personnages. Est-il lâche ou plein de recul ?

Il est sûr que la distanciation préside au style. Tanguy Viel a une manière bien à lui, légèrement sarcastique, d'annoncer les événements...

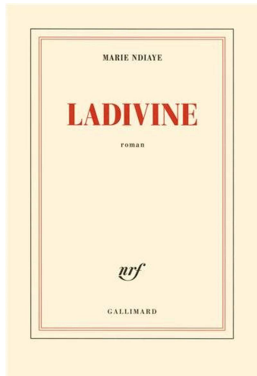
Le dernier livre de Tanguy Viel est conseillé par certains lecteurs : *Code 353 du code pénal*.

Ladivine / Marie Ndiaye

Gallimard, 2013. -402 p.

Ladivine réalise que le reniement de ses origines peut empêcher l'épanouissement de sa propre personnalité et faire naître un malaise qui perdure au-delà des générations. Malinka a honte de sa mère qu'elle nomme " la servante" au point de changer de nom, de lui cacher son mari et son enfant et d'aller la voir en cachette une fois par mois. Toutefois, elle vit mal ce reniement ce qui l'empêche d'être heureuse et de s'assumer.

Cote : R NDI



Bon. C'est sûr, il ne faut pas être trop cartésien quand on lit Marie Ndiaye. Ceci posé, ce livre a divisé les lecteurs. Certains ont été envoûtés, d'autres ont été dérangés, d'autres sont restés de marbre. Si l'on considère un bon livre comme un livre qui ne laisse pas intacte, celui-ci a rempli son rôle auprès de plusieurs lecteurs.

Ceux qui l'ont aimé ont apprécié son côté long conte africain, où tout n'est pas expliqué et où le réalisme côtoie une forme de surnaturel.

Ceux qui ont été dérangés l'ont trouvé trop sombre, trop difficile à lire, trop irréalisme. Les répétitions dans le style, qui reflètent l'état d'esprit des personnages, a gêné plusieurs lecteurs. Plusieurs éléments de l'histoire restent inexpliqués. Il n'y a pas une once de sentimentalisme... jusqu'à rendre le texte froid ?

Ce sont des personnages qui ne sont jamais heureux. C'est un livre sur un personnage qui ne trouve pas sa place, sur le rejet de son origine. Finalement, sur les 3 générations de femmes, le personnage central est la Servante, et c'est celui pour lequel on arrive à avoir de l'empathie.

Bref un texte de qualité mais qui peut beaucoup plaire comme susciter un rejet ... A essayer !

Dans les interviews, Marie Ndiaye refuse d'être identifiée comme écrivain influencé par ses origines africaines, car elle est née en France et a très peu séjourné en Afrique. On se demande à la lecture de ce livre, si elle ne serait pas griot malgré elle...

Sur le thème du rejet de ses origines, on peut lire *La Tache*, de Philippe Roth (voir rencontre de mars 2013), dont a été tiré le film *La Couleur du mensonge*.